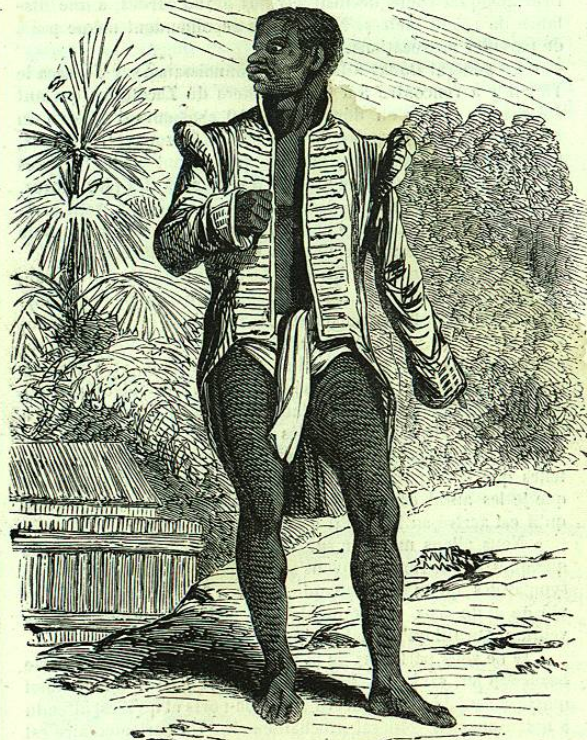


ministre de Prusse, chargé des intérêts français et espagnols, s'était signalé par une virulence qui rendait intolérables ses relations avec le gouvernement de Juarez. Il dut songer à se retirer comme l'avait fait déjà depuis un mois M. Charles Wike, le ministre des Etats-Unis à Mexico. M. Corwin fut prié de prendre sous sa protection les résidents étrangers privés de leurs représentants naturels. M. Corwin déclina cette responsabilité, ce qui lui attira les reproches de ses compatriotes eux-mêmes. « Sa conduite, disait le *Herald*, journal de New-York, peut avoir été très-sage et conforme aux instructions qu'il a reçues du département d'Etat; mais elle semble bien peu charitable dans le moment actuel, bien qu'il soit probable qu'il ne peut faire grand-chose pour tout étranger qui aurait en ce moment des différends avec le gouvernement. C'est la première fois, disait encore le *Courrier des Etats-Unis*, qu'un diplomate refuse une demande de ce genre, dont l'acceptation est en général considérée comme un devoir de courtoisie internationale en même



Domestique noir au service du quartier général.

temps que d'humanité. Il est profondément regrettable que l'exemple d'un pareil refus vienne d'un représentant de la nation américaine. »

Le ministre de Prusse fut dans la nécessité de remettre au corps diplomatique en général les intérêts qu'il avait eu mission de protéger, et il se mit en route pour la Vera-Cruz. Aussitôt qu'il eut atteint les lignes françaises, une escorte lui fut donnée, et ce n'était pas une précaution inutile; car, aux environs de la Soledad, les voyageurs furent attaqués par des guerillas dont, au reste, on eut facilement raison. Le baron Wagner et ses compagnons de voyage prirent passage à bord du *Tasmanion*, qui arriva vers la fin de mars à Southampton.

Pour n'avoir pas à revenir sur ce qui concerne cet honorable diplomate, mentionnons son passage à Paris. Il y eut plusieurs conférences avec M. Drouyn de Lhuys, et, le vendredi, 3 avril, il eut l'honneur d'être reçu en audience particulière par l'Empereur, avec lequel il ne passa moins de deux heures.

Le baron Wagner, qui pouvait donner de *voix* des renseignements sur la situation des troupes françaises, n'hésitait pas à leur prédire un prochain succès.

## CHAPITRE XXVI

Proclamations du général Forey aux Mexicains, aux habitants d'Orizaba et aux troupes.

La réunion des ressources de tout genre qui leur étaient indispensables permettait en effet de faire cesser une longue temporisation. Le 15 février, le général Forey annonça aux Mexicains qu'il marchait sur Mexico et protesta de nouveau contre la pensée qu'on attribuait à la France de vouloir leur imposer un gouvernement :

### MEXICAINS,

Après le long séjour que le corps expéditionnaire sous mes ordres a été obligé de faire dans ses cantonnements, il va en sortir et marcher sur Mexico.

Quelque long qu'il ait été, le temps passé dans ce qui n'a eu que l'apparence du repos n'aura pas été perdu. Il aura servi, je n'en doute pas, à vous faire réfléchir sur les mensonges de ceux qui sont intéressés à nous représenter comme vos ennemis, et à qui les braves soldats que je commande ont donné un éclatant démenti, par l'ordre et la discipline qui n'ont cessé de régner dans leurs rangs.

Si nous sommes vos ennemis, nous Français qui protégeons vos personnes, vos familles, vos propriétés, que sont-ils donc ces Mexicains, vos compatriotes, qui vous gouvernent par la terreur, qui dévastent vos propriétés, qui, en ruinant la fortune privée par des exactions sans exemple, anéantissent la fortune publique, et tout cela pour conserver un pouvoir dont ils font un si déplorable usage ?

Oui, Mexicains, vous aurez reconnu par nos actes la vérité, la loyauté de nos paroles, quand, au nom de l'Empereur, je vous ai déclaré solennellement ce que je vous répète encore aujourd'hui, que les soldats de la France ne sont pas venus ici pour vous imposer un gouvernement; ils n'ont d'autre mission, entendez-le bien, après avoir arraché par la force à celui qui se dit l'expression de la volonté nationale, la juste réparation de nos griefs, que les négociations n'ont pu obtenir, que de consulter cette volonté nationale sur la forme du gouvernement qu'elle désire, et sur le choix des hommes qu'elle croira les plus dignes de lui assurer l'ordre et la liberté au dedans, sa dignité et son indépendance au dehors.

Après l'accomplissement de cette tâche, il restera à l'armée française l'obligation d'aider le gouvernement de votre choix à marcher résolument dans la voie du progrès, qui, en dépit de ceux qui méconnaissent le Mexique, parviendra à en faire un peuple qui n'aura rien à envier aux autres.

Alors ceux d'entre nous qui n'auront pas payé de leur vie le couronnement de cette noble entreprise retourneront dans leur patrie, heureux et fiers de l'accomplissement d'un grand devoir, s'il a pour résultat la régénération de votre pays.

Orizaba, le 15 février 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire,  
FOREY.

Au moment de son départ, le général Forey reçut le Corps municipal d'Orizaba, dont le chef, M. Péon, préfet politique, lui adressa cette allocution :

### SEIGNEUR GÉNÉRAL,

Le Corps municipal a l'honneur de venir, au nom des habitants de cette ville, présenter ses respectueux hommages à Son Excellence le général en chef de l'armée expéditionnaire.

Après nous avoir honorés quelque temps de sa présence, après nous avoir fait apprécier et sa bienveillance et les hautes qualités de son caractère, nous voyons avec de sincères regrets que le moment de son départ approche.

Il ne manque pas à Orizaba des âmes reconnaissantes, de vrais patriotes qui se seraient empressés de témoigner à Votre Excellence les sympathies de leurs cœurs, si les hommes qui dominent le reste du pays n'étaient pas des frères.

Lorsque Son Excellence est arrivée parmi nous, le peuple n'était pas heureux.

Avec Votre Excellence sont venus le respect à la vie et à la propriété, des biens qui sont le but des sociétés organisées.

Votre Excellence a su donner une forte impulsion à l'œuvre magnifique du chemin de fer; Votre Excellence a su réaliser

de la fraternité la plus parfaite entre les militaires français et notre peuple; aussi, monsieur le général, le peuple aime déjà l'Empereur, Votre Excellence et ses braves soldats.

Monsieur le général, que Dieu bénisse la France et le Mexique, l'Empereur et Votre Excellence; que Dieu bénisse votre œuvre glorieuse. Votre Excellence part, mais votre mémoire restera toujours dans les cœurs des bons Mexicains, comme il reste toujours le souvenir d'un bonheur.

Une seconde proclamation fut adressée aux habitants de la ville où le général Forey avait fait un si long séjour :

Orizaba, 16 février 1863.

### HABITANTS D'ORIZABA,

Je vais quitter dans quelques jours cette ville et commencer les opérations militaires pour lesquelles j'ai dû faire, afin d'en garantir le succès, de si longs préparatifs. Mais je ne veux pas vous quitter sans vous adresser quelques mots que vous comprendrez, car ils viennent du cœur. Et d'abord, je vous remercie pour la façon dont le corps expéditionnaire a été traité dans votre ville pendant un séjour de neuf mois. Durant ces neuf mois, l'ordre n'a pas été un instant troublé, et nos soldats ont joui d'une sécurité aussi parfaite que dans leur propre pays.

Si cet état de choses n'est point dû à votre sympathie, et je m'estimerai heureux de lui attribuer cette cause, il est dû tout au moins à de bonnes dispositions, et nous devons encore vous en remercier. Je ne crois pas me bercer d'un faux espoir, lorsque je pense que la conduite et la bonne tenue de nos soldats, qui, dans toutes les parties du monde, se sont conciliés l'estime et l'amitié de leurs ennemis, auront produit sur vous le même effet, vous qui avez été témoins de leur ordre, de leur discipline et de leurs manières affables; de même il est impossible que ceux de vos concitoyens qui les ont vus sur d'autres points du pays, n'aient pas reconnu en eux les fils de cette belle France qui marche à la tête de la civilisation.

Je nourris le doux espoir que vous avez compris les intentions de l'Empereur, qui n'a eu, je vous l'affirme, en nous envoyant au Mexique, d'autre but que d'obtenir par les armes une juste réparation pour les insultes que vous connaissez, et ensuite de réconcilier votre pays avec l'Europe et en particulier avec la France, pour laquelle vous auriez toujours conservé, sans votre gouvernement actuel, vos anciennes sympathies.

Quant à moi, si je demande au Ciel de bénir nos armes, c'est moins dans un vain désir de gloire personnelle, que dans votre propre intérêt et pour assurer la prospérité de votre beau pays, auquel nous venons apporter, au prix de notre sang, ces deux biens inestimables sans lesquels aucune société ne peut exister : la liberté et l'ordre.

Adieu donc, habitants d'Orizaba, ou plutôt au revoir, car j'espère que nous reviendrons parmi vous. Dieu seul connaît l'avenir; mais, quel que puisse être le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais l'hospitalité que j'ai reçue ici, et je conserverai toute la vie les meilleurs souvenirs de votre ville.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

FOREY.

Enfin une troisième proclamation fut adressée aux troupes qui allaient combattre.

### SOLDATS,

Voici bientôt neuf mois qu'un petit nombre d'entre vous, marchant sur Mexico, a rencontré devant Puebla un obstacle que vous n'aviez pas les moyens matériels de renverser.

Vous dûtes alors différer l'accomplissement de la grande et noble mission que l'Empereur vous avait confiée, jusqu'à ce que vous eussiez reçu tout ce qui vous manquait pour cela; mais il a fallu du temps, parce que la France est loin, et qu'elle a voulu vous donner tous les moyens de vaincre.

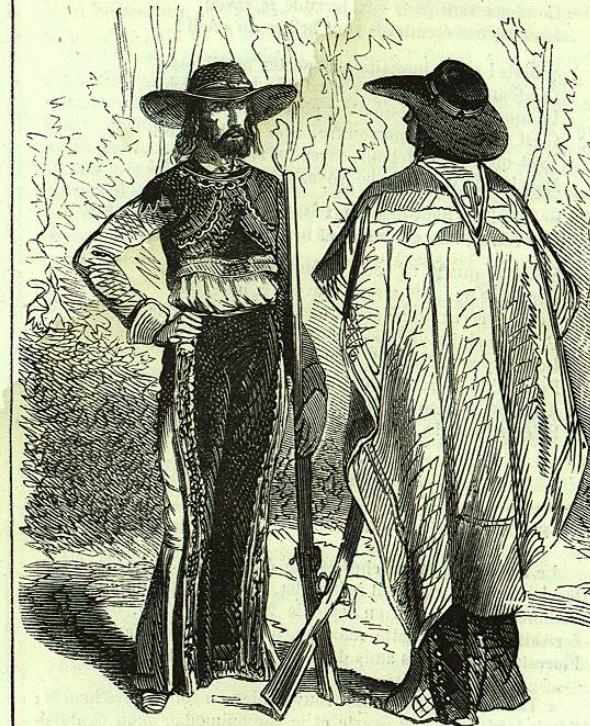
Ce temps, du reste, n'a pas été perdu, et un séjour prolongé dans vos cantonnements vous a fait apprécier par le peuple mexicain, qui a pu reconnaître, à l'ordre, à la discipline, qui n'ont cessé de régner parmi vous, que vous n'êtes pas les instruments d'une politique d'oppression, comme s'efforcent de le lui faire croire ceux qui ont intérêt à le voir courbé sous leur pouvoir arbitraire; mais que vous êtes bien les soldats de la France, de cette France qui marche à la tête

de la civilisation, portant haut et ferme son drapeau, dans les plis duquel peuvent se lire à côté des noms de tant de victoires qui l'ont illustré, ces mots : Ordre et Liberté!

Cette patience que vous avez mise à préparer vos moyens d'action, les soldats abusés du gouvernement qui règne encore pour quelques jours à Mexico ont pu, dans la présomption que leur a donnée leur facile triomphe du 5 mai dernier, l'imputer à la crainte qu'ils vous inspiraient. S'ils se sont endormis dans cette pensée, que leur réveil soit terrible!

Soldats, le temps du repos est passé : reprenez vos armes et marchez à la victoire, que Dieu vous donne, parce que jamais cause n'a été plus juste que la vôtre : vous avez à venger vos compatriotes soumis depuis longues années par le gouvernement de ce pays à des injures et à des excès de tous genres; vous avez en outre à rendre le Mexique à lui-même; quelle plus belle mission que celle-là!

Animés de cette noble ardeur qui vous a rendus si redouta-



Soldats mexicains à la suite de Marquez.

bles sur tant de champs de bataille, vous allez renverser tous les obstacles qui se présenteront devant vous.

Comme je vous l'ai déjà dit, soyez humains après la victoire, surtout envers les êtres faibles et désarmés; mais soyez terribles pendant le combat, et bientôt vous planterez le noble étendard de la France sur les murs de Mexico au cri de : Vive l'Empereur!

Orizaba, le 17 février 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

Signé : FOREY.

Cet ordre du jour produisit un grand effet sur les soldats, il fut commenté sous la tente. Un sergent des chasseurs à pied, M. Sabatier, imagina même de le mettre en vers, et le fait parut assez singulier pour que le *Moniteur*, où la poésie trouve habituellement si peu de place, publiât dans son numéro du 16 avril cette traduction rimée.

Soldats! depuis neuf mois nos aigles outragées Attendent le moment par vous d'être vengées.

Trop peu nombreux alors, vos frères imprudents Ont vu devant Puebla leurs efforts impuissants,



Et se sont vus forcés, malgré tout leur courage,  
De regagner leur camp; soldats, voilà l'outrage!  
Ce revers glorieux n'est pas moins un revers:  
La France n'en veut point, ses drapeaux sont trop fiers!

Neuf mois sont écoulés bientôt depuis l'offense;  
Ce temps, il le fallait, pour recevoir de France  
Les vivres, les chevaux, les canons, les renforts  
Qu'elle nous envoyait de chacun de ses ports.  
Maintenant tout est prêt, soldats! prenez vos armes;  
Je sais combien pour vous les dangers ont de charmes,  
Et, fier de vous guider bientôt au champ d'honneur,  
De mon commandement je bénis l'Empereur.

Ah! si les ennemis ont cru, dans leur folie  
Qu'on insultait en vain l'aigle de la patrie,  
S'ils se sont endormis en voyant nos retards,  
Se croyant à l'abri sous leurs épais remparts,  
Combien sera pour eux terrible le réveil,  
Lorsque nos étendards vont briller au soleil!

Soldats! soyez humains: respectez la faiblesse,  
Les femmes et l'enfance ainsi que la vieillesse;  
Le mourant, le blessé n'est plus un ennemi,  
C'est un homme qui souffre, ayez pitié de lui!  
Tant qu'il reste debout, soyez-lui redoutable;  
Mais lorsqu'il est tombé, soyez-lui secourable.

Soldats! du haut des cieux Dieu vous fera vainqueurs,  
Car votre cause est juste, et braves sont vos cœurs.

Soldats! quand va venir le jour de la bataille,  
Regardez dans les airs, à travers la mitraille,  
Vous y verrez notre aigle, ouvrant ses ailes d'or,  
Prendre majestueux son glorieux essor,  
De sa serre à Puebla briser la résistance,  
Puis, d'un nouvel essor franchissant la distance,  
Aller sur Mexico déployer nos couleurs.  
Soldats! vive la France et vive l'Empereur!

## CHAPITRE XXVII

Marche sur Puebla. — Lettre d'un officier. — Rapports officiels.

Le commandant en chef et son état-major, suivi de toutes les troupes qui restaient à Orizaba, à l'exception de cinq cents hommes, se portèrent en avant le 23 février 1863. Un officier écrivait, pendant cette marche, du bivouac de la Novia de Forestz, à un de ses amis domicilié à Besançon :

« Ta lettre est venue me trouver hier au soir à onze heures; j'étais logé dans une écurie et je raccommodais mon pantalon avec une basane; j'ai travaillé à cet ouvrage important jusqu'à deux heures et demie du matin. Nous étions installés dans une hacienda et nous croyions y rester quelques jours pour nous reposer et réparer nos effets, qui commencent à annoncer la misère, lorsqu'un ordre nous a fait retourner au bivouac que nous occupons actuellement. Je t'écris de ma maison de campagne. Tu sais sans doute ce qu'elles sont : un petit morceau de toile accroché à un bâton forme les murs et les toits de nos abris. Ces murs ainsi que les toits sont très-minces, comme tu peux en juger; aussi ressent-on facilement les variations que le climat offre chaque jour. Toutes les nuits nous avons de la gelée; le thermomètre marque zéro le matin, et à midi il marque 45° et plus. Avec un pareil climat, à une élévation de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, il est difficile à l'Européen de respirer à son aise. Par suite de la faiblesse de la colonne d'air, la respiration est très-courte, ce qui devient pénible, surtout quand on fait quelque marche rapide ou quelque manœuvre fatigante.

« Nous ne sommes plus qu'à une enjambée de Puebla. Chacun de nous désire se mettre en route le plus tôt possible, afin de voir de près nos ennemis. A toutes les rencontres que nous avons eues jusqu'ici nous n'avons pu les approcher. Montés sur des chevaux vigoureux, ils lâchent leurs coups de fusil, puis se sauvent comme le lièvre devant le chasseur. A Puebla, ils seront renfermés dans les murs de la ville, et peut-être aurons-nous le bonheur de les voir sortir.

« Tu as lu sans doute des relations de voyages ou des descriptions dans lesquelles on prétend que le Mexique est le plus

beau et le plus riche pays du monde. Ces belles pages ne peuvent guère s'appliquer aux contrées que nous avons visitées jusqu'ici, surtout dans nos dernières étapes. Ce sont de fort belles plaines, il est vrai, mais toutes nues et sans un arbre pour offrir son ombrage au voyageur. Elles sont parsemées de mamelons en forme de pains de sucre, restes de volcans éteints. La lave, que l'on rencontre çà et là, et les terres brûlées dont on remarque la teinte grise sur le flanc des montagnes, annoncent que le sol du Mexique a été profondément bouleversé par la nature. On rencontre fort peu de villages. On rencontre par-ci par-là quelques haciendas ou maisons d'exploitation. Les maîtres de ces fermes sont généralement très-riches et font cultiver leurs terres par de malheureux Indiens, abrutis par le travail et par les privations. Ces anciens propriétaires du sol, réduits maintenant à la condition la plus dure, sont logés dans des cases ou huttes construites avec quelques pieux fichés en terre et recouverts d'herbes sèches; les lits et les chaises sont inconnus; tout le mobilier consiste en une natte et quelques vieux pots. Les mœurs de ces pauvres gens sont simples et généralement exemptes de ces habitudes vicieuses que l'on observe en Europe dans les classes inférieures. Le pain et la viande ne se rencontrent pas souvent sous leurs dents; leur nourriture habituelle consiste en galettes composées avec du maïs écrasé entre deux pierres et jeté, pour être cuit, sur une plaque de fer fortement chauffée. Des haricots cuits dans leur jus assaisonné ordinairement cette galette, dans laquelle on ne met pas de sel, vu la cherté de cette denrée (1 fr. 34 c. la livre de 460 grammes).

« Je crois sans peine que si ces infortunés recevaient un peu d'instruction et jouissaient de la même liberté que les cultivateurs européens, ils feraient du Mexique, ruiné par l'incurie d'un gouvernement sans foi, une des contrées les plus fertiles du monde entier. Les quelques coins de terre cultivés ont un aspect magnifique. Il y a deux jours, en faisant une reconnaissance, nous avons vu du blé en fleur, tandis qu'à côté la récolte de l'année précédente n'était pas encore rentrée. »

Un accident douloureux atrista ce voyage; le colonel d'Autvergne, chef d'état-major du général Forey, et qui avait été appelé auprès de lui au même titre pendant la campagne d'Italie, en tombant de cheval, sur la route d'Acatingo, se cassa la jambe, et dut être remplacé par le général Manéque.

Le 27 février, le quartier général français était à Quecholac. Le général Bazaine, avec la 1<sup>re</sup> division, occupait les positions de Nopalucan, Floresta, San Juan Batista, San Antonio Tamariz, San Marco et San José Ovando.

La 2<sup>e</sup> division, sous les ordres du général Douay, était à Quecholac, Acatingo, Los Reyes et Tecamachalco, correspondant avec la 1<sup>re</sup> par la route directe de Nopalucan à Acatingo, appelée Camino Nuevo.

Le général Neigre, placé à l'arrière-garde, devait amener des renforts.

Un conseil de guerre fut tenu à Quecholac le 28 février. Divers plans y furent successivement proposés; mais on ajourna toute décision jusqu'au jour où l'on serait devant la place. Il fut seulement convenu que toutes les forces se mettraient en mouvement le 8 mars, après l'arrivée des renforts. Les dépêches envoyées par l'amiral Jurien de la Gravière annonçaient le débarquement de nombreux détachements à la Vera-Cruz.

Mais laissons la parole au général Forey, dans le journal qu'il adressait quotidiennement à l'Empereur :

ACATINGO, 3 mars. — Je viens d'arriver à Acatingo, qui est ce que nous avons vu de mieux depuis Orizaba. La campagne même offre aux yeux attristés jusque-là par une végétation rabougrie une nature plus riche et plus forte, et les environs de la ville, jusque du côté de Los Reyes, sont cultivés en jardins potagers, ce que permettent les eaux abondantes qui arrosent ce pays. La disposition de la ville est la même qu'à Quecholac : de grands corals où le matériel et les chevaux sont parfaitement abrités, de grands bâtiments ressemblant à des forteresses, des maisons à terrasse et une place immense au centre de la ville. Toute la population était dehors pour me voir arriver, et se montra sympathique. C'est aujourd'hui jour de marché, et la place est couverte de plusieurs milliers d'Indiens qui apportent leurs provisions avec confiance. Nous avons traversé plusieurs villages, et les habitants ne témoignent aucune crainte à notre aspect. Certes, le gouvernement de Juarez

ne peut pas dire qu'il nous fait une guerre nationale; car nous ne voyagerions pas plus tranquillement en France, et sur-vint-il quelque part sur nos derrières une attaque, soit contre nos convois, soit contre les localités qui nous ont montré quelque sympathie, cela ne changerait pas la situation et ne pourrait être regardé que comme un fait naturel, puisque de tout temps il y a eu dans ce pays, et il y aura longtemps encore, une partie de la population qui ne fait pas autre chose que le métier de bandits sous le nom de guérillas.

Le général Douay se porte demain à San Bartolo, et le général L'Hérillier à Tépeaca, laissant un demi-bataillon à Los Reyes.

Je vais m'occuper moi-même de porter des troupes de la brigade Bertier, qui va venir à Acate, jusqu'à Amozoc, petite ville située au point de jonction des routes d'ici à Puebla et de Nopalucan à cette même ville, et qui nous sera utile comme point de concentration de nos deux colonnes, qui opèrent depuis longtemps séparément. Ce serait même un excellent point où nous pourrions former des magasins, si les moulins qui existent à Quecholac ne nous forçaient à les laisser là et à y conserver une garnison que je compte former d'un bataillon, qui, au moyen de quelques ouvrages que le génie y pratique en ce moment et qui en ceignent nos dépôts, y sera en toute sûreté jusqu'au moment où la prise de Puebla me permettra d'évacuer sur cette dernière place tout ce qui sera resté à Quecholac.

5 mars. — Le général Douay a exécuté son mouvement hier sur San Bartolo et Tépeaca. Il m'écrivit qu'il l'a effectué sans incident et sans avoir vu un seul ennemi. Il ne me parle pas de Tépeaca, d'où le général L'Hérillier ne lui avait pas encore donné de ses nouvelles. Il doit se mettre en communication aujourd'hui avec le général Bertier, qui est arrivé le 4 à Acate. Dans leurs positions respectives, nos deux colonnes se protègent mutuellement et n'ont rien à craindre de l'ennemi.

Celui-ci a sans doute été ému de mon départ d'Orizaba et de mon arrivée à Quecholac. Il s'est concentré à Puebla, où l'on a appelé même les détachements de cavalerie laissés dehors. Juarez est venu de Mexico à Puebla, où il a passé une grande revue, à laquelle on a constaté que 18,000 hommes environ avaient assisté. Juarez a harangué les troupes et est reparti pour Mexico. Comonfort, qui se tient vers San Martin avec son corps que l'on dit fort de 3,000 réguliers et de volontaires dont on ne donne pas le chiffre, est venu à Puebla avec Juarez et est retourné après la revue à San Martin, d'où il observe la route de Tlaxcala.

Bazaine, d'après mes instructions, doit lui donner des inquiétudes de ce côté en poussant de fréquentes reconnaissances vers Huamantla, en faisant courir le bruit que San Martin est un objectif sérieux pour nous, et en commandant aux hacienderos de préparer des approvisionnement. San Andres est entièrement évacué, et le 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs qui y restait seul arrive demain à Nopalucan, où Bazaine a sa division massée avec des forces qui s'étendent de là à Acate.

Je fais venir ici tout le matériel de l'artillerie et du génie, de sorte que dès que le général Neigre me ramènera ce qui est encore échelonné entre Quecholac et Orizaba, je prononcerai définitivement le mouvement offensif sur Puebla; dans aucun cas, du reste, ce mouvement n'aurait pu se faire plus tôt qu'il ne s'effectuera, par la nécessité où nous avons été de transporter à Quecholac de nombreux approvisionnements amassés à San Andres, où nous sommes maintenant, de les porter en avant ainsi que les munitions de guerre, toutes choses qui ne peuvent se faire que peu à peu.

Le 6. — J'ai enfin reçu l'avis de l'arrivée de notre convoi d'argent à Orizaba. Parti de cette ville le 5, il sera ici le 9. Le général Neigre partira le 6, de manière à nous apporter le courrier de France. Il ramènera avec lui la majeure partie de sa brigade, qui est échelonnée sur la route, en sorte que d'ici à quelques jours notre mouvement sur Puebla va s'exécuter. J'adresse à Votre Majesté la traduction d'une proclamation que Juarez a adressée à l'armée d'Orient, à l'occasion de sa revue. Il est toujours étrange que le chef d'un gouvernement, qui porte de si rudes atteintes à la liberté et qui se joue avec tant d'impudence des droits de l'humanité, fasse un pareil abus de ces mots qui sont si peu d'accord avec ses actes.

Je suis allé visiter hier Los Reyes, où nous avons un détachement. La population de ce gros village, qui contient 3,000 Indiens, se pressait autour de moi, et c'était à qui me toucherait

la main. Si Juarez avait vu et entendu ces bonnes gens qui nous regardent comme des libérateurs, il ne prétendrait pas que son gouvernement est populaire.

Le 7. — Comme mouvement préparatoire à l'investissement de Puebla, je porte le 9 le général Douay avec toute sa brigade à Amozoc. A cet effet, je le remplace à San Bartolo et Tépeaca par le 51<sup>e</sup> que je fais venir d'Acate, et je prescris au général Bazaine de resserrer les cantonnements sur ce dernier point, ayant sa droite à Nopalucan, de manière à masser sa division à Amozoc en deux marches, mais en laissant toujours Marquez à Ixtengo et Zoltepu pour laisser l'ennemi dans le doute sur notre véritable direction.

Le général Neigre, qui est en route, ramasse sa brigade, échelonnée à Acatingo, Puente, Colorado, la Canada, Palmer, Quecholac, et, après avoir laissé dans cette dernière ville, qui est le centre de nos approvisionnements à cause de ses moulins, le 2<sup>e</sup> bataillon du 81<sup>e</sup> qui en formera la garnison jusqu'à nouvel ordre, il arrivera ici le 9 ou le 10, et le 11 ou le 12 je serai en mesure, je l'espère, de masser toute l'armée en avant d'Amozoc, pour de là procéder à l'investissement de Puebla.

Le 10. — Le mouvement du général Douay sur Amozoc s'est effectué hier. Il a rencontré en avant de cette ville quelques cavaliers qui se sont enfuis, et, arrivé devant la ville, il a essuyé quelques coups de feu tirés des jardins de la ville sur son avant-garde par des cavaliers assez nombreux; mais comme j'avais pris des dispositions pour enlever Amozoc si l'ennemi paraissait disposé à la défendre, les cavaliers ont promptement évacué leurs positions et se sont retirés sur Chachapa, où les Mexicains auraient, dit-on, des forces assez considérables en cavalerie avec de l'artillerie. Le général Douay se proposait de pousser une reconnaissance ce matin de ce côté. Il a trouvé les puits à Amozoc bouchés et encombrés, mais non corrompus, comme on le disait, par des animaux morts qu'on y aurait jetés. Il y a aussi aux environs des mares où l'eau est assez abondante pour nos animaux.

La ville renferme, comme toutes celles que nous avons traversées sur le plateau, des corals très-commodes pour contenir nos voitures et nos chevaux et mules. J'occupe la ville militairement et je m'empresse d'y faire conduire tout notre matériel, ce qui exigera trois ou quatre jours. Afin de garantir nos convois de toute insulte par Tépeaca, au sud de laquelle se tiennent des bandes que l'on dit assez nombreuses, surtout vers Teacali, j'ai porté à Tépeaca tout le 51<sup>e</sup>, qui était partagé depuis le 8 entre cette ville et San Bartolo, et j'ai dirigé le 1<sup>er</sup> de zouaves sur San Bartolo. De cette manière, la marche de nos convois sur Amozoc est parfaitement assurée.

Il me reste ici un bataillon du 81<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs avec un peu de cavalerie. Dès que la majeure partie du matériel aura évacué Acatingo, je porterai mon quartier général à Amozoc.

Outre le 51<sup>e</sup>, j'ai dirigé sur Tépeaca près de 200 cavaliers mexicains commandés par le colonel la Pena, officier énergique, qui était à la Soledad dernièrement et dont j'ai été très-satisfait. Le bataillon d'infanterie de marine arrive demain. Je m'occupe à organiser les troupes auxiliaires. Quant à créer un corps d'Indiens, la chose sera peut-être possible plus tard; mais en ce moment cette malheureuse et intéressante portion de la population mexicaine est sous un tel régime de terreur qu'une semblable création est tout à fait impraticable. Ce qui me donne quelque espoir que l'avenir pourra modifier la situation dans le sens indiqué par Votre Majesté, c'est que depuis que je me suis porté en avant, plusieurs faits se sont produits sur nos derrières qui dénotent une tendance de la part des Indiens à secouer le joug et à défendre leurs propriétés et eux-mêmes contre les guérillas.

Le 11. — Nos convois s'acheminent sur Amozoc, où je ne me rendrai que lorsque tout ou à peu près tout le matériel y sera. En présidant moi-même à cette opération, je suis sûr qu'elle se fait plus rapidement et sans aucune perte de temps.

Du 13 au 14, les convois ont continué à porter notre matériel à Amozoc, où les parcs d'artillerie et du génie se sont rendus le 13. Hier, 14, j'y suis arrivé moi-même, ne laissant en arrière que le général Neigre, qui arrivera demain 16. C'est ce jour que j'ai fixé pour la concentration de toutes les troupes, soit à Amozoc, soit en avant. Toutes mes dispositions sont prises pour investir Puebla le 18. J'aurai l'honneur d'en exposer le plan à Votre Majesté demain, où il recevra un commencement d'exécution.